

en 1850 et 1851, avec ses fonctions de directeur de l'Académie spadoise, celle de professeur de dessin à l'École commerciale et industrielle. Mais déjà sa santé était devenue chancelante. Il obtint un congé qui se prolongea jusqu'en 1855, époque à laquelle il reprit ses fonctions, qu'il put continuer jusque peu de temps avant son décès. Il mourut à Charleroi en septembre 1861.

Le musée de Bruxelles et le Palais royal, les musées d'Amsterdam et de La Haye possèdent de cet artiste des toiles remarquables. Plusieurs de ses paysages peuvent se voir encore dans des habitations particulières à Spa et à Bruxelles. Notre musée possède de lui, une superbe *Promenade de Sept Heures*, un *Paysage pris à Franchimont* et, en aquarelle, un joli *Soleil couchant d'Ardenne*.

Delvaux sut former à Spa de nombreux élèves. Il en est dont la réputation, plus tard, ne fut pas en dessous de la sienne. Tous ont gardé de lui le meilleur souvenir qu'ils ont transmis à leurs successeurs et descendants.

Quoi qu'il considérât le travail décoratif des Bois de Spa comme un art secondaire — et c'est ce que d'aucuns lui reprochent — il eut le talent, non seulement d'enseigner à ses disciples les principes du dessin et du coloris, mais de leur faire partager son enthousiasme pour la nature et pour l'art. Cette mentalité, qu'il leur a donnée, s'est continuée jusqu'aujourd'hui et il n'est pas de peintre sur bois, connaissant son métier, pas d'élève distingué de notre académie locale qui, dans ses loisirs, ne s'en aille, la boîte au dos, esquisser ou peindre les sites dont Delvaux sut faire apprécier et la beauté objective et la puissance esthétique inspiratrice.

On peut affirmer historiquement que, de son temps, il y eut à Spa une véritable école de paysagistes. Le lien qui les unissait s'est un peu relâché dans la suite, mais leur nombre n'a pas diminué et leur tendance à faire de l'art proprement dit, ne s'est pas affaiblie. Au contraire.

Parmi ses élèves, nous nommerons : Denis Fassotte, Henri Deprez, Charles Jacques, Paul Reigler, Antoine Fontaine, Gérard Crehay père, Georges, Joseph et Hubert Henrard, Ernest Krins, Jean Debrus, Louis Midrez, Henri Marcette, Jonas Marin.

Beaucoup d'entre eux se sont exclusivement distingués dans la pratique de l'industrie décorative des boîtes ; quelques uns, tout en restant des artisans d'élite, ont consacré tous leurs loisirs à l'étude picturale des fleurs ou du paysage ; enfin, un petit nombre, abandonnant tout à fait le travail à la gouache, se sont fait un nom, soit spadois, soit patrial, dans l'interprétation artistique de leurs sites et objets de prédilection.

Antoine Fontaine (1830-1896) mérite, à juste titre, tout le reconnaissant souvenir des peintres d'aujourd'hui et des nombreux artisans d'élite qu'il a formés.

Après avoir reçu ses premières leçons chez Joseph Body, il s'en alla continuer ses progrès à l'école de Delvaux. Il quitta celle-ci en 1850 pour entrer à l'Académie de Liège d'où il passa bientôt à l'Académie d'Anvers.

Le journal *Le Nouvelliste*, guide du touriste à Spa, édité à Verriers par Joseph Goffin, nous apprend en avril 1854, que la Société les Montagnards spadois, donna à A. Fontaine une sérénade à l'occasion d'un premier prix, — modèle vivant, d'après nature — qu'il venait de remporter à l'académie flamande dont il sortit avec les plus hautes distinctions.

Edouard Delvaux venait de mourir en 1861. Il fallait un homme de talent reconnu pour le remplacer. Un concours fut ouvert. L'examineur, Chauvin, directeur de l'Académie de Liège, conclut en faveur de M. Fontaine, lui donnant comme collaborateur Henri Marcette qui fut chargé des cours inférieurs.

M. Fontaine occupa les fonctions de directeur de notre petite académie de 1862 à 1896. Pendant cette longue période de 34 ans le zèle et le dévouement du maître restèrent dignes de considération et de respect. Nous lisons dans un rapport, adressé en décembre 1869, par la Commission administrative de l'École au Conseil communal, ce qui suit : « La classe de M. Fontaine fait honneur au mérite du professeur ». Ce Comité cite à l'appui de son assertion le succès de l'école au concours général de Bruxelles. Elle y remporta deux médailles. Honneur exceptionnel, car c'était le seul établissement similaire de province qui fut primé aussi favorablement. Le dit rapport ajoute : « L'étude des fleurs a déjà » donné les meilleurs résultats. Le cours de paysage comblera une » lacune dont les artistes spadois sauront profiter. » Depuis cette époque et à différentes reprises, les élèves de M. Fontaine reçurent de la part du Gouvernement de semblables récompenses.

Le talent de cet artiste ne s'est pas tout entier dépensé à l'école qu'il dirigeait. Très travailleur, il a produit un grand nombre de toiles de divers genres : portraits, tableaux d'intérieurs, sujets historiques ou religieux, paysages, qui tous, dénotent chez le peintre, la connaissance approfondie de son art. Le Musée spadois garde de lui : Une belle *Tête de vieillard*, les *Portraits* de Juste-Lipse, de Samson Budge et du docteur Cutler, le paysage idyllique intitulé *Annette et Lubin* et une lumineuse interprétation de

la Cène chrétienne. Son *Livre d'or*, qui figure dans la grande salle du Pouhon Pierre-le-Grand, est son œuvre maîtresse. Il y a consacré les loisirs des plus belles années de sa vie. Cette grande, belle et intéressante page est la synthèse historique illustrée de notre petite cité thermale. Elle réunit par groupes artistement distribués et situés, les portraits en pied des personnages les plus illustres venus à Spa, depuis le XVI^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e, pour y passer une partie de la saison d'été.

Pour ce travail ardu et de longue haleine, M. Fontaine fut partiellement documenté par M. Albin Body, notre savant et consciencieux archiviste, mais tout le reste lui appartient en propre : ses recherches, ses études, ses esquisses préparatoires, son dessin, sa composition, les costumes et tout le talent qu'il a su déployer dans cette œuvre qui, à quelque point de vue qu'on la juge, est et restera l'une des plus belles et des plus intéressantes attractions de notre estivale station.

Ajoutons à l'actif de cet artiste que, depuis 1862, il fut de presque toutes les Commissions des Beaux-Arts et qu'une grande part lui revient dans l'organisation en 1894 de l'exposition rétrospective du Cinquantenaire de l'École dont il fut la tête pendant plus de six lustres.

Le premier collaborateur de M. Fontaine, fut à cette école, **Henri Marcette** (1824-1890). Il y resta en fonctions pendant 28 ans. Comme M. Fontaine, il fut successivement l'élève de Jos. Body et d'Edouard Delvaux. Il se consacra exclusivement à l'étude du paysage. Dans l'intention de se perfectionner, il alla se fixer quelques temps à Clèves, où il fréquenta l'atelier du peintre Koekoek, fort en vogue en ce moment. Les relations entre Nisen et Marcette datent du retour à Spa de ce dernier.

Déjà depuis quelques années, Marcette avait secondé Delvaux dans l'enseignement donné au Pouhon.

En 1861, Marcette, à la suite d'un examen, fut nommé second professeur à l'école communale de dessin, où il ne cessa de former de bons élèves jusqu'à l'époque de sa mort en 1890.

L'excellence de son enseignement est déjà constatée dans un rapport de 1869. Il y est écrit : « M. Marcette emploie la méthode » Van Marcke, l'une des meilleures, paraît-il, aujourd'hui, et que, » vu les progrès réels de la classe, nous pouvons hardiment préconiser ici. » Notons, pour mémoire, qu'Alexandre Marcette, son fils, a été celui de ses élèves, qui, à ses débuts, s'est le mieux et le plus avantageusement inspiré du faire et du coloris de son maître.

Marcette a été, certes, un excellent professeur tenant compte toujours des tendances individuelles de ses disciples ; toutefois, chez lui, le talentueux paysagiste prédomine. Qu'il peigne des tableaux à l'huile ou des aquarelles — très recherchées aujourd'hui — il sait concilier et de la façon la plus artistique, le souci de la vérité avec celui de l'harmonie des tonalités. On dirait qu'il a appris de Nisen à faire vibrer la couleur et à la caresser et qu'il lui a rendu en retour sa propre conception de la luminosité et du plein air.

Marcette figure au Musée de Bruxelles par *Un automne* superbe et au Musée spadois par onze de ses œuvres, parmi lesquelles une aquarelle et trois eaux-fortes. L'une des toiles est une vue presque panoramique de Spa en 1855. Les autres, représentent des sites de l'Ardenne et particulièrement des environs de Spa.

Il est un autre artiste défunt, également élève de Delvaux, que les Spadois élèvent équitablement très haut dans leur estime.

Il s'agit de **Gérard-Jonas Crehay** (1816-1897), dit « Crehay père », que l'on désigne ainsi pour le distinguer de l'un de ses fils encore vivant, portant le même prénom et qui comme lui honore l'art spadois.

Contemporain de Fontaine et de Marcette, il se distingue du premier par l'espèce de son travail consacré particulièrement à l'étude et à la reproduction des paysages de son pays natal ; du second, par son parti-pris consciencieux de serrer de près la nature objective, de n'y rien ajouter qui ne soit l'expression de la vérité.

Il avait débuté avec sa sœur Gérardine, et de façon distinguée, par le travail décoratif des Bois de Spa. Si, plus tard, il revint de temps à autre à la gouache, il reste acquis néanmoins qu'il a consacré la plus grande partie de sa vie d'artiste à son œuvre picturale, qui est personnelle, copieuse, brillante et méritoire.

En 1850, son talent s'était mûri et affirmé. Il obtint à Liège, une bourse qui lui permit d'aller se perfectionner à Paris. Il y put fréquenter à l'aise les musées d'art, y étudier les œuvres des grands maîtres et copier telles d'entre elles qui s'appariaient avec son tempérament. On nous assure qu'il y connut quelques uns des peintres, dont plusieurs déjà célèbres, de Barbizon. Comme eux, il serait peut-être parvenu à une haute réputation s'il n'avait subi la nostalgie sentimentale de son pays d'Ardenne. Il revint donc à Spa. Son talent s'était développé et affiné. Il fut de plus en plus apprécié chez lui, et lors de la création de l'École moyenne de garçons en 1852, le Gouvernement lui confia la charge de maître de dessin, position qu'il n'abandonna qu'en 1890, pour prendre

sa retraite. Dès lors, pendant sept ans encore, il put se livrer dans toute la plénitude de ses loisirs, à la pratique de l'art qui lui tenait à cœur.

G. Crehay a été en général favorablement jugé par les Saloniers. L'un d'eux, dans l'*Avenir de Spa* (1^{er} août 1875), parlant d'une des *Fagnes* de Crehay, écrit : « Une impression de calme et de » tiédeur émane de ce tableau, esquissé avec une ampleur de » touche étonnante. » Un autre critique d'art, à l'aspect si divers et pourtant si déterminant des arbres qui figurent dans une foule de tableaux de Crehay, se demande « ce qu'il faut admirer le » plus, ou de la majestueuse beauté de ces masses de verdure, ou » du talent de celui qui a si habilement et si savamment reproduit » leur grâce, leur souplesse, leur fraîcheur et jusqu'à leur frémis- » sement. »

De lui au Musée : *Chemin Chelui, Spa ; Bergerie dans les Fagnes ; Vue générale de Spa en 1620 ; et Chaumière incendiée par la foudre, Nivezé.*

Ernest Krins (1820-1899), à peu près du même âge que Mar- cette et Crehay, avait passé, comme eux, par l'École de Delvaux, dont il est peut-être le représentant le plus typique. Il passe pour l'un des artistes les plus féconds de la fin du XIX^e siècle. Ses études, ses tableaux furent innombrables ; ses dessins aussi ; et, indépendamment de leur valeur artistique, la plupart de ses œuvres sont documentaires. Beaucoup représentent avec fidélité d'intéressants recoins de Spa aujourd'hui modernisés ou trans- formés.

Voir au Musée : Son *Entrée au village de Creppe*, 1840, et la *Vallée de la Hoegne* qu'il connut, avec bien d'autres, avant Em. de Damseaux.

Il nous reste encore à signaler parmi les élèves de Delvaux ou parmi les artistes qui relèvent de son enseignement, ou même parmi les peintres d'un faire plus indépendant, quelques noms sans lesquels ma notice serait partielle et incomplète. Je le ferai sans ordre préconçu, ni de chronologie, ni d'appréciation.

Les trois frères Henrard, savoir **Henrard Joseph** (1809-1883), **Henrard Georges** (1814-1877) et **Henrard Hubert** (1816-1898) surent étoffer leurs jolis paysages de figures et d'animaux peints avec une réelle précision. Hubert sut en outre reproduire les chevaux et les chiens avec une remarquable virtuosité du pinceau. Il faisait de ces modèles de véritables portraits. Nous trouvons au Musée, de Joseph Henrard, un très beau tableau de

fleurs, de G. Henrard, des *Moutons*, un paysage intitulé le *Pré Lezaack* et un *Intérieur d'étable*. Le journal *La Chronique* publiait en juin 1877 un « Salon » où il était dit de G. Henrard que ses animaux sont bien vivants et joliment dessinés : « Tels de ses tableaux sont plus vrais dans leur aspect que ceux même d'Om- meganck, son maître. »

Mme Davignon, née **Noémi Henrard**, fille de G. Henrard, sut peindre des fleurs d'une naturelle fraîcheur et d'une exquise délicatesse. Elle a formé à Verviers nombre d'excellentes élèves parmi les dames et demoiselles auxquelles elle enseignait le dessin et les procédés de son art distingué.

Le Musée possède un spécimen choisi et bien caractéristique de son talent.

Paul Reigler (1821-1865) est encore un des anciens élèves de Body et Delvaux. Il s'adonna spécialement et avec conviction à l'étude du paysage. Il aimait aussi à peindre, ou à esquisser au crayon, les aspects pittoresques de la vieille ville et de nos environs. Ses dessins sont d'une belle venue et d'une scrupuleuse correction. Son fils, M. Léonce Reigler, qui fait honneur aux bonnes tradi- tions paternelles, en les intensifiant, vient de faire don au Musée de 50 dessins réunis en album, dus à Paul Reigler.

Nous avons de cet artiste au Musée : un *Soleil couchant* et un *Paysage*.

Jonas Marin (1825-1876) était un artiste réfléchi et conscien- cieux. Ses concitoyens tenaient ses œuvres en haute estime. Il s'est voué spécialement à l'étude du paysage qu'il savait traiter d'une manière large et expressive. Subsidièrement, il s'est aussi occupé de peinture héraldique.

Le journal l'*Avenir de Spa*, écrit en 1875 : « M. Marin voit » juste et exécute avec simplicité ce qu'il voit. Il est parvenu à » donner à ses tableaux une chaleur de coloris que bien des pay- » sagistes n'atteindront jamais. » Voir au Musée : *Sous Bois, Géronstère* et *Paysage des environs de Spa*.

Quoique **Louis Midrez** (1822-1878) se soit occupé spécialement du travail à la gouache, il a néanmoins laissé à Spa quelques re- marquables panneaux parmi lesquels nous indiquons *Le Vallon de Warfaz*, se trouvant au Musée.

J'en dirai autant de **Alexandre Doneux** (1814-1863) dont nous possédons la *Vallée de Tolifaz*, de **Charles Istace** et de **Pierre Leloup**. J'ai vu de ce dernier à l'exposition spadoise de 1877 un tableau de fleurs très brillamment réussi.

Il reste encore à Spa, de **Pierre-Henri Hans** (1809-1877), quelques tableaux et tableautins représentant des fleurs d'une précision de dessin extraordinaire et d'une coloration très naturelle.

Les frères **Henri** et **Victor Bronfort** ont produit et exposé à différentes reprises des paysages d'un faire très agréable et sans méticulosité. Comme **Jonas Marin**, ils s'occupaient occasionnellement et avec talent de peinture héraldique.

Jean Debrus s'attacha de préférence à la peinture à la gouache. Il savait reproduire, les fleurs des jardins et des champs, dispersées, en gerbe ou en bouquet, avec une parfaite entente des formes et de la couleur.

Les tableaux de fleurs et surtout de roses, faits par **Alexandre Debrus-Willem**, trouvèrent beaucoup d'admirateurs et d'acquéreurs, tant parmi les habitants de Spa que parmi les étrangers fréquentant notre station thermale. C'était justice, car il savait exprimer le coloris nuancé des corolles et leur fraîcheur, avec délicatesse et beaucoup de vérité. — Voir au Musée : *Fleurs et Roses*.

Le journal *Le Touriste*, dans une relation d'art de 1877, écrit de **Mme Bourdouxhe-Sody** : « Comme agencement, coloration » et rectitude dans le dessin des fleurs, cette remarquable artiste » mérite tous éloges. »

Parmi les artistes spadois, disparus depuis peu d'années, il en est deux encore dont le souvenir s'impose : **Joseph Marcotte** et **Jean Henrard**.

Joseph Marcotte (1856-1911) peut être cité comme l'un des plus brillants élèves de **M. Antoine Fontaine**. Ses dispositions naturelles fortifiées par l'étude, se sont affirmées dans un grand nombre d'œuvres, fleurs et fruits, ayant figuré avec honneur dans nos expositions locales et celles du dehors. Il fut, jusqu'à la fin de son existence, occupé par **M. Léonce Reigler** qui appréciait beaucoup le talent de son aide. Les *Raisins* de **Marcotte**, qui sont au Musée, peuvent donner une première idée de son faire élégant et harmonieux.

Jean Henrard (1841-1903) ne s'est point occupé d'art industriel. Il suivit les cours de peinture de **M. Fontaine**. Il prit ensuite contact avec **MM. H. Marcotte, L. Artan**, et quelques peintres distingués de l'école dite de Tervueren. Toutefois, il s'ingénia dès ses débuts, à garder tout entière, sa propre personnalité et il y parvint. Aussi la plupart de ses œuvres sont elles d'un coloris naturel, puissant et sans mièvrerie décorative, d'une vérité d'ex-

pression extraordinaire. La lumière y baigne la masse et les détails ; c'est elle qui, sans autre artifice, donne aux plans leur valeur et leur accent. Ses tableaux sont très appréciés. On a dit maintes fois de lui qu'il serait devenu célèbre, s'il avait pu se livrer exclusivement à la pratique de son art qu'il adorait. Le Musée nous en montre deux paysages : *Mes pierres* et le *Neubois*.

Nous ne pouvons résister au désir d'ajouter à ces noms celui de **M. Louis Artan**. Si son talent s'apparente plutôt à celui des grands peintres de l'école flamande, il n'en reste pas moins avéré que c'est à Spa qu'il fut longtemps en communication avec la nature ardennaise, et qu'il fit ses premières études d'art. Il n'est donc pas téméraire de le revendiquer parmi les nôtres, et de l'y placer à côté de deux autres grands artistes aujourd'hui dans toute la maturité de leur talent, de **MM. Alexandre Marcotte** et **André Collin**, qui, tous deux Spadois de naissance, ont comme lui, quitté, jeunes encore, la petite cité et ont su, comme lui, se créer un nom qui honore la patrie belge.

Je pourrais prolonger et de beaucoup cette déjà longue énumération, mais elle deviendrait fastidieuse et finirait par n'être plus qu'un nécrologe.

Restent les artistes vivants. Ils sont en nombre.

Rien n'a été négligé pour tenir à niveau élevé les traditions et les mérites de l'art spadois et pour le pousser à la hauteur des exigences actuelles.

Depuis 1841, sauf de rares interruptions, on a vu chaque année en été, s'ouvrir à Spa, un Salon, non seulement d'œuvres locales, mais de tableaux envoyés par les peintres en vogue de Belgique et de l'Étranger.

L'exposition rétrospective du Cinquantenaire de l'École de dessin, ouverte en 1894, mit en lumière les progrès réalisés et les résultats obtenus par notre modeste Académie.

L'exposition du Cinquantenaire des Salons, qui eut lieu en 1911, sous le patronage de l'État, de la Province et de la Commune, fut un succès. Entre autres, la collection rassemblée à cette occasion, des ouvrages en bois de Spa, décorés ou peints, fut une véritable révélation (1). Un concours y fut organisé entre les meilleurs pratiquants de notre art industriel.

Constatons encore que l'École de dessin, fondée en 1843, n'a cessé de prospérer et de se distinguer. Transformée d'abord en

(1) Voir à ce sujet notre article de *Wallonia*, t. XIX (1911), p. 254.

Académie communale, elle est devenue l'excellent établissement qualifié d'Académie dans le diplôme d'honneur qu'il vient de remporter à Gand (1913). Aux élèves de M. A. Fontaine sont venus s'ajouter ceux de M. Victor Renson qui, actuellement, dirige avec une rare compétence, notre Etablissement d'éducation artistique.

Le nombre des peintres artistes n'a pas diminué. Je me suis promis de ne pas émettre de jugement sur ceux qui sont encore à l'œuvre, mais je m'autorise, à titre d'information, d'aligner les noms de ceux qui, nés à Spa, y ont commencé leurs études d'art, et de ceux qui, de nos jours, y continuent encore les traditions sur lesquelles j'ose appeler particulièrement l'attention de la presse wallonne.

Je cite donc les noms de ces artistes : MM. Alexandre MARCETTE et André COLLIN ; Mlles Lucy TOMBEUR, Eva HENRARD, Julienne HENRARD ; Mme Xavier JANNE ; MM. Gérard, Jules, Georges et Charles CREHAY ; Victor et Gilbert RENSON ; Willy LE MAIRE, Félix JEROME, Charles FONTAINE, Michel NIZET, Xavier JANNE, Célestin DEBRUS, Maurice et Jules MICHA, Louis JACQUES, LUX, CÉCIUS, Victor PAQUAY, Edmond XHROUET et Jean MARTIN.

Citons encore MM. Gérard BORCKMANS, Léon CREHAY, L. DECERF, Joseph FLÉRON, FROIDCOURT (pseudo *Chaudlong*), François LEDIN, Léonce REIGLER.

Exposeront-ils tous au Salon de Pâques de la rue Louise ? J'en doute, car les invitations ont été lancées un peu tard.

Il en est parmi eux qui ont encore à compléter leur éducation artistique avant d'être avantageusement cotés.

Néanmoins, je reste convaincu que la critique, malgré ses divergences d'appréciation sur tel ou tel peintre, sera unanime à constater qu'il existe à Spa, indépendamment même des artisans décorateurs de boîtes, tout un intéressant groupe de peintres-artistes qui pourraient, s'ils voulaient se concerter et s'entendre, constituer une petite école, c'est-à-dire un ensemble d'encouragements collectifs.

* * *

Avant de clore cette longue notice biographique, je veux personnellement me souvenir qu'elle serait incomplète, sans un nom que porte déjà l'une des rues de Spa.

Il s'agit d'un homme de talent et de dévouement, infatigable travailleur. Il a non seulement accumulé pour sa petite ville

natale, tant célèbre, tout un trésor de notes historiques, biographiques et descriptives, mais il a prêté le secours de son talent, de ses conseils, de sa direction souvent, à toutes les commissions et réunions d'art qui furent instituées ou organisées à Spa depuis plus d'un demi-siècle.

A l'Exposition de Bruxelles en 1880, il sut réunir en vitrine et mettre en vue les plus beaux spécimens, anciens et récents, de notre industrie des boîtes.

Il a eu l'idée première de fonder à Spa un musée d'art et il a mis cet établissement sur bon pied en 1896.

Actuellement encore, il est le Président d'honneur, écouté et respecté, de la Commission spadoise des Beaux-Arts.

J'ai nommé l'éminent et dévoué collaborateur de cette revue :
M. Albin Body.

CHARLES HAULT.

P. S — Qu'il me soit permis de corriger ici deux coquilles qui m'avaient échappé à la correction des épreuves. P. 193, ligne 16^e, lisez *Gernay* au lieu de « *Germa* ». P. 197, ligne 8^e, lire tableau de *genre* et non « de guerre » : notre art spadois est éminemment pacifique !





L'Architecte L.-J. Montoyer

(1747-1800)

-par Edmond PENY

L'architecte Montoyer, celui dont le nom fut donné à l'une des plus belles rues du Bruxelles d'il y a une soixantaine d'années, est un Wallon. C'est à Morlanwelz-Mariemont qu'il naquit le 15 octobre 1747. Son père, mort en 1759, fut garde de chasses au palais qu'y possédaient les Gouverneurs généraux des Pays-Bas autrichiens ; sa mère, qui s'appellait Barbe Bambergerine, était venue de l'étranger, croit-on, dans le personnel de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, la gouvernante qui est morte à Mariemont en 1741. Le futur architecte, Louis-Joseph, était le quatrième de leurs six enfants.

C'est, sans doute ainsi qu'il fut, dès le début de sa carrière, sous la protection spéciale des princes autrichiens.

Il ne tarda pas, du reste, à se signaler comme architecte de mérite à Bruxelles, où il était allé apprendre et exercer sa profession, et dont il fut reçu « Bourgeois » en décembre 1778.

Les grands travaux du Parc et de ses abords y avaient été entamés en 1774 sur les dessins de Guymard ; ils se continuèrent pendant plus de dix ans, et l'on adjoignit à l'architecte français son jeune confrère belge Louis Montoyer, et aussi le maître jardinier Zinner.

La construction du théâtre du Parc et celle du Waux-hall furent l'œuvre de Montoyer, et non celle de Guymard, d'après ce que fait remarquer M. A. Baron dans *La Belgique Monumentale*.

Au sujet du Waux-Hall, auquel des démolitions ont été faites, il y a quelques mois, pour une transformation adéquate au goût et aux convenances modernes, nous rappellerons, d'après *Bruxelles*

à travers les âges, que c'est en l'honneur de la nombreuse colonie anglaise qui habitait Bruxelles vers 1782, qu'on lui donna le nom du jardin public de Londres, nommé Vaux-Hall en mémoire de Lord Vaux. Il y eut, dès le début, un café avec une manière de restaurant. Le bel ouvrage de M. Louis Hymans publie un fac-simile d'un dessin, fait du temps du roi Guillaume, qui montre le théâtre, avec ses abords, appelé d'abord « le Petit Théâtre », tel que le construisit Montoyer pour un sieur Bultos ; il raconte que le beau monde de Bruxelles se donnait rendez-vous sous les arbres du Vaux-Hall ou Waux-Hall, que le comte d'Artois, le futur Charles X, en visite à la Cour en 1783, y fut amené, pendant une brillante illumination, par le duc Albert de Saxe-Teschen et l'archiduchesse Marie-Christine alors gouverneurs généraux des Pays-Bas ; qu'en 1803, une fête patriotique et un banquet y furent organisés en l'honneur de Bonaparte, premier Consul, et de Joséphine ; que plus tard, sous la restauration, on y put trouver, réunis dans l'exil, le vieux Siéyès, Barras, la belle Mme Tallien, le juriconsulte Mercier, le peintre David, etc. (1).

D'après les plans que Guymard avait dressés vers 1774, la place Royale s'aménageait à un emplacement dit « la cour des bailles », où se trouvaient des ruines — que l'on déblayait depuis quelques années — des bâtiments de l'ancienne « Cour de Bruxelles » incendiés en 1731 (2).

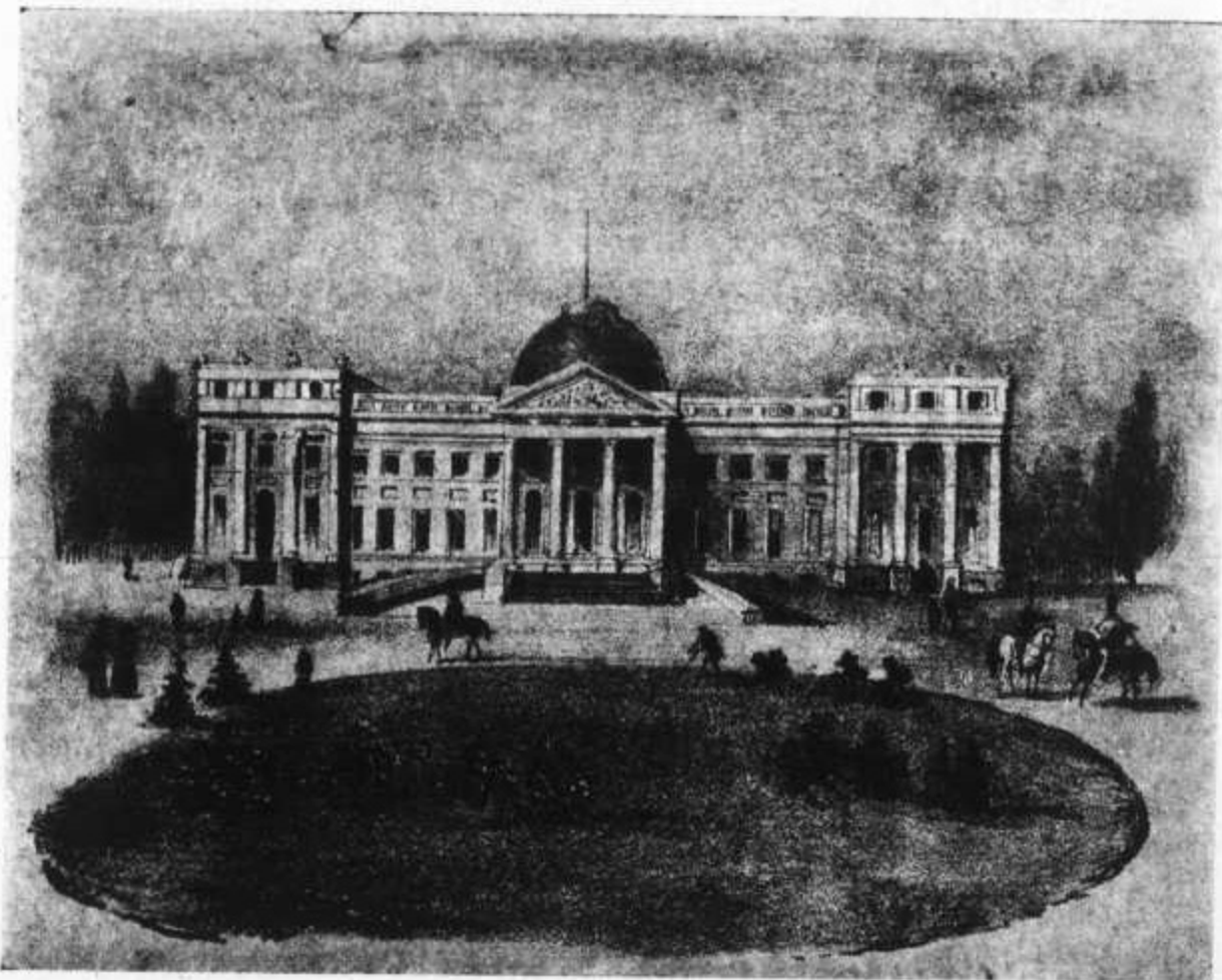
Ces plans, qui n'étaient pas sans analogie avec la magnifique place Stanislas de Nancy, comprenaient la façade de Coudenberg,

(1) Le « Café Velloni » dont les anciens Bruxellois ont gardé le souvenir, occupait au Waux-Hall, vers 1850, une partie des locaux que l'on a appropriés pour le Cercle artistique et littéraire.

(2) Le premier nom, donné à la Place Royale actuelle, fut celui de « Place de Lorraine » ; en janvier 1775, on y avait érigé, en grande solennité, une statue du Duc Charles-Alex. de Lorraine, qui avait ordonné les grands travaux auxquels Montoyer était occupé. Après la victoire des Républicains français à Jemmapes, en 1792, cette statue — en général Romain — fut retirée de son piédestal ; mais, quelques mois après, les Autrichiens, victorieux à Neerwinden, sous le commandement du Prince de Cobourg, (oncle de Léopold I^{er}), la firent remettre en place ;ce fut pour peu de temps, car à la nouvelle occupation française qui suivit la bataille de Fleurus en 1794, la malheureuse statue fut abattue et envoyée à l'arsenal de Douai pour y être convertie en monnaies. Une autre statue, en costume de l'époque, fut érigée en 1846 au populaire Gouverneur général ; on sait qu'elle est placée en face du palais que le Duc de Lorraine s'était fait construire dans le jardin de l'ancien hôtel d'Orange.

Quant à la Place Royale, vers 1812, elle porta le nom de « Place impériale et royale », et un arbre en occupa le centre jusqu'à l'érection de la statue de Godefroid de Bouillon, inaugurée le 15 août 1848.

dont le duc Ch. de Lorraine posa la première pierre en 1776 ; le corps de l'église est postérieur de 8 ou 9 années, et c'est Montoyer, architecte de la Cour, qui en dirigea la construction, en même temps qu'il faisait terminer la place Royale.



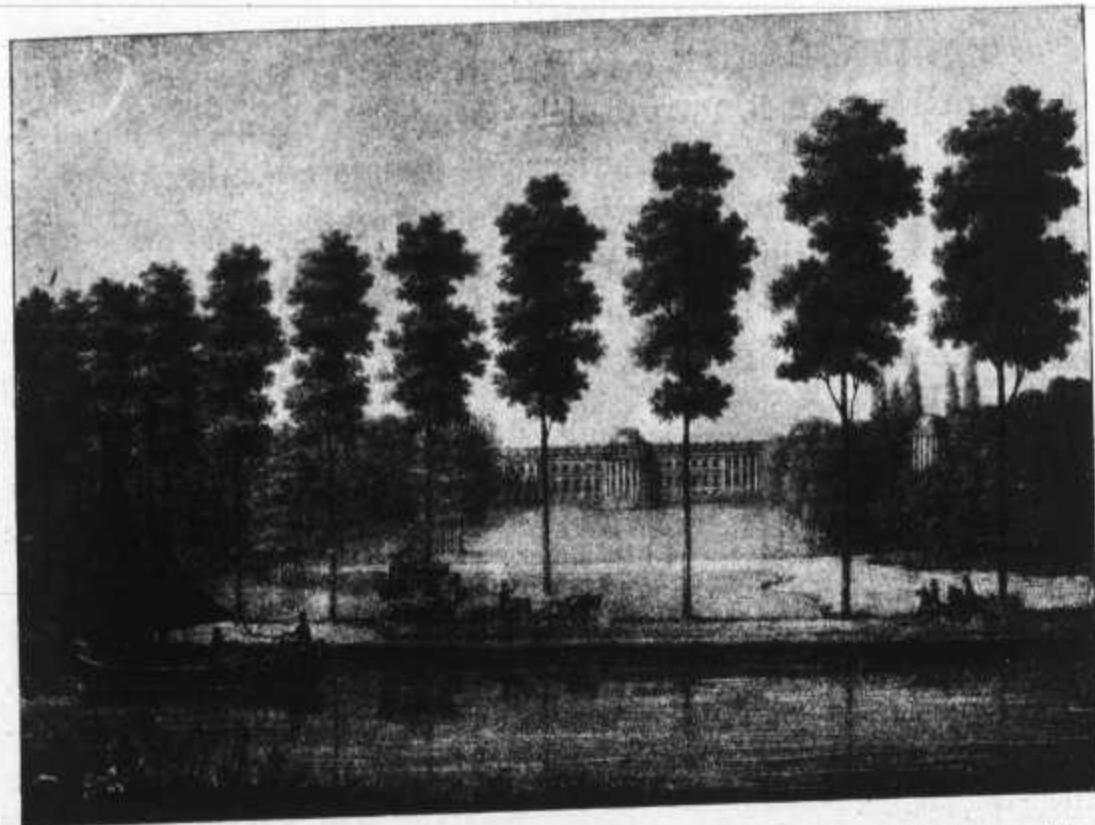
D'après une ancienne estampe (vers 1825).

Château de Laeken. — Façade principale.

Il eut alors une période de difficultés professionnelles, que M. Alph. Wauters a narrées, dans le volume de 1898 de la *Bibliographie Nationale*, après avoir rappelé que c'est sous sa direction que l'on commença ou acheva beaucoup d'édifices, des maisons de la place Royale, l'hôtel bâti aux frais de l'abbaye de Villers et qui depuis forma une partie de la place des Palais, le Ministère de la Justice rue de la Loi, édifié aux frais de l'abbaye Ste-Gertrude (1) et le collège du Parc de Louvain, etc.

(1) Ce ministère servit, après 1815, au Département des affaires étrangères ; puis le Prince de Ligne l'acheta ; pendant quelques années, vers 1840, il fut la propriété du sénateur Englen, avant que l'Etat Belge en fit l'acquisition.

Voici, en résumé, la narration, que donne l'ancien archiviste de la ville de Bruxelles, des difficultés qui ont attristé Montoyer : le 28 mars 1786, une grande partie de la voûte de l'église s'écrouta, sans avoir blessé personne heureusement ; les premiers architectes



D'après une ancienne estampe (1).

Château de Laeken. — Façade postérieure.

et maîtres-maçons, qui expertisèrent la voûte, la déclarèrent peu solide ; des jaloux et des malintentionnés accentuèrent le bruit que toute entière elle menaçait ruine..., d'où panique des paroissiens évidemment, qui impressionna tellement Montoyer qu'il se crut perdu de réputation et abandonna la direction de tous les travaux qui lui avaient été confiés. Après une première réparation de la partie tombée, une nouvelle expertise de la voûte fut faite par d'autres techniciens ou praticiens ; ils déclarèrent le mal irréparable, alors qu'on avait cru l'avoir neutralisé. On fit fermer l'église ; mais une troisième commission fut nommée, composée de De Wailly, du célèbre architecte Dewez et de l'anversois Corebloement : ceux-ci jugèrent qu'il n'y avait rien à craindre

(1) Cette estampe (vers 1825) porte les indications : « Laeken pr Madou. Dessiné par le G^r de Howen. Lith. de Jobard ».

(c'était en janvier 1788) ; l'exactitude de leurs conclusions s'est démontrée avec le temps, puisque le temple existe encore tel qu'il avait été édifié par Montoyer. Celui-ci reparut alors à Bruxelles, mais les événements politiques ne tardèrent pas à y entraver sa carrière.

Schayes, dans son « Histoire de l'architecture en Belgique », parue vers 1850, a décrit cette église, dont le vaisseau présente extérieurement, dit-il, un parallélogramme de 59 m. de longueur sur 32 m. de largeur, et, intérieurement, une croix latine à bras horizontaux très courts ; n'ayant qu'une seule nef décorée d'un grand ordre corinthien en colonnes engagées. L'auteur de cette description ne fait aucune allusion à ce qui vient d'être raconté et il la termine en déclarant que l'église de Coudenberg et celle de Bonne-Espérance sont les types les plus parfaits du nouveau mode qui s'introduisit dans l'architecture religieuse vers le dernier tiers du XVIII^e siècle ; qu'elles font donc en quelque sorte époque dans l'histoire de notre architecture religieuse moderne ⁽¹⁾.

Ce qui avait mis Montoyer en grande vogue à Bruxelles, c'est la construction en 1782-1784, du château de Laeken, dont l'avaient chargé — en collaboration avec l'architecte Payen, de Tournai — le duc Albert de Saxe-Teschen et sa femme, l'archiduchesse Marie-Christine.

Le duc, qui était un homme de goût, dit M. Arthur Cosyn dans sa monographie « Laeken ancien et moderne » contribua à l'ordonnance des plans pour édifier un château qui dominât le coteau de Schoonenberg.

Les descriptions du château de Laeken sont nombreuses ; inutile d'en refaire une ici. Schayes résume ainsi l'œuvre de Montoyer et de Payen : « Par la beauté de son architecture, ce » palais figure au premier rang des monuments modernes de la » Belgique et, par l'heureux choix de sa position, il en est un des » principaux ornements. »

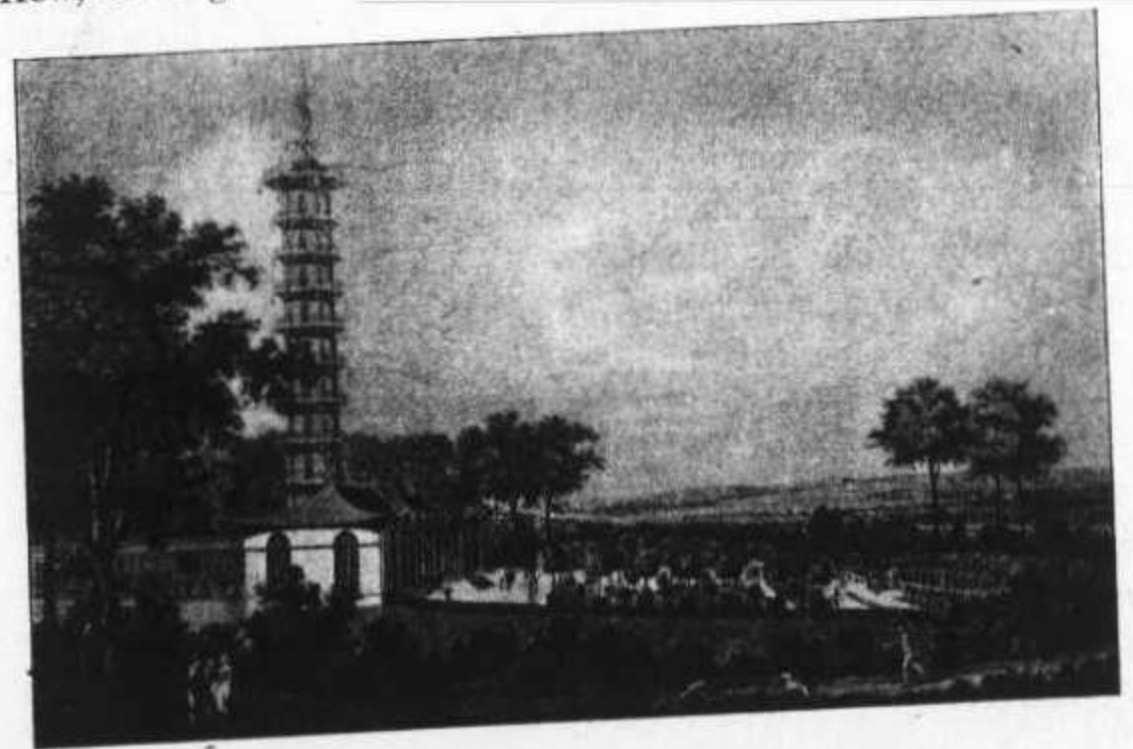
Wauters en faisait aussi grand éloge.

Néanmoins, le nouveau château avait été menacé d'une existence éphémère, et c'est Napoléon Bonaparte, alors premier consul, qui fut son sauveur.

(1) L'ouvrage de Goetghebuer « Choix des Monuments, Edifices et Maisons les plus remarquables du Royaume des Pays-Bas. 1827 », contient un plan et une coupe longitudinale de l'église de Coudenberg, ainsi qu'une élévation du péristyle. Il contient aussi un plan du Château de Laeken et l'élévation de ses façades antérieure et postérieure.

Lorsqu'après la bataille gagnée par le général Jordan en 1794, le dernier archiduc-gouverneur, le prince Charles, quitta définitivement les Pays-Bas, le palais, comme bien de la famille impériale d'Autriche, avait été exposé en vente par lots, en suite d'une clause du Traité de Lunéville. Bonaparte le fit racheter aux spéculateurs pressés de s'en partager les matériaux.

Cette heureuse intervention n'arriva trop tard que pour la Tour qui était accolée à l'ancienne Orangerie et que l'on démolit en 1803. Cette tour était d'architecture chinoises, gracieuse, hardie ; du haut de son 11^e étage, la vue s'étendait jusqu'à Anvers. Des historiens de l'époque disent que l'architecte Montoyer l'avait construite d'après une pagode existant au château de Kew, en Angleterre.



L'ancienne Orangerie du Palais de Laeken
et la Tour chinoise, démolie en novembre 1803.
(D'après un document du Cabinet des Estampes).

Parmi les constructions importantes dont l'architecte morlanwelzien fut chargé en dehors de Bruxelles, nous citerons celles du Dépôt de grains à Gand et de celui de Louvain ; il était l'architecte de l'abbaye de Ste-Gertrude de Louvain, où il construisit aussi le collège du Parc, comme nous l'avons dit plus haut. Pour la construction de l'église de Tournepepe, que l'on cite comme très remarquable, les plans du projet, qu'avait dressé l'architecte Everaert, lui furent soumis ; le rapport qu'il fit à leur sujet porte la date du 24 mars 1785.

En 1789, le *Calendrier de la Cour de Bruxelles* indique que Montoyer est titulaire des doubles fonctions de « Directeur des bâtiments et architecte de LL. AA. RR. » (1). Cette année-là fut celle de la Révolution Brabançonne : les princes autrichiens quittèrent le pays, Montoyer fit comme eux ; mais nous le retrouvons en Belgique lorsque l'archiduc Charles y vint succéder à sa tante Marie-Christine.

La construction d'une académie militaire avait été décidée et Montoyer en était l'architecte : son emplacement était près de la Porte de Namur, au sommet d'un talus, en dehors de celle-ci. Commencée en 1791, la construction fut entravée par l'invasion française qui suivit la bataille de Jemappes de novembre 1792.

Lorsque les travaux purent être repris, la destination des bâtiments était changée (2) ; Montoyer n'en était plus l'architecte.

Il s'était réfugié définitivement à Vienne. Il édifia encore quelques grandes constructions dans la capitale autrichienne et dans ses environs, et y mourut vers l'an 1800 (3).

A Morlanwelz-Mariemont, il ne reste de lui aucun descendant, aucun homonyme ; mais peut-être y a-t-il, de l'une de ses sœurs qui s'y marièrent, un arrière-petit-fils ? En tous cas, son nom y est perpétué, car il fut donné à l'une des rues ouvertes lorsque l'auteur de ces lignes y était échevin.

Le talent de Louis Montoyer fut incontestable ; ses monuments sont, en général, de ligne sobre et élégante, empruntant beaucoup à l'architecture romaine. Dans la multiplicité des grands travaux qu'il a entrepris ou dirigés, il a été l'objet d'envie, de jalousies professionnelles ; mais elles n'allèrent jamais jusqu'à l'accuser de malversation, comme il arriva à un autre architecte éminent

(1) Antérieurement, ces fonctions étaient dédoublées : il y avait, en 1772, un « Directeur des Bâtiments et Garde-meubles », qui était M. Pierre Gamond, surintendant de la Maison Royale et Parc de Mariemont et capitaine du Château et Parc de Tervueren, et un « Architecte de S. A. R. », qui était Laurent-Benoît Dewez ; cet architecte, un wallon du Pays de Liège, né en 1731, devint célèbre dans son art (Château de Senefle, Eglises et Abbayes de Bonne-Espérance, d'Orval, d'Afflighem, de St-Martin à Tournai, etc.)

(2) Cela devint l'Institut Gaggia, qui disparut à l'époque de l'abolition des octrois : son entrée était signalée par deux piliers surmontés d'un lion, que se rappellent les anciens habitants d'Ixelles.

(3) Pour nos recherches sur l'architecte Montoyer, nous avons eu l'aide amicale et très obligeante de M. Buls, l'ancien Bourgmestre de Bruxelles, de M. Bockstael, Bourgmestre de Laeken et de M. Georges Cumont. Néanmoins, il ne nous fut pas possible de savoir où il y aurait un portrait du célèbre architecte wallon,s'il en existe.

de son époque, qui parvint aussi à être parfaitement disculpé. Et si Guymard, l'architecte français, éclipsa un moment la gloire de son confrère belge, hommage fut rendu à Montoyer en maintes occasions, avec le recul des années.

Son œuvre mérite bien qu'il ne tombe pas dans l'oubli.

Morlanwelz, le 19 mars 1914.

EDMOND PENY.





Biographie des Compositeurs wallons actuels

par le D^r Dwelshauvers.

(Deuxième article).

ANTOINE, Georges Armand-Marie (63, rue Henri Maus, Liège), fils du regretté Eugène Antoine, compositeur et maître de chapelle à l'église cathédrale de Liège, est né en cette ville le 28 avril 1892. Il est Wallon par ses origines comme par sa naissance.



M. Georges ANTOINE

Elève, au Conservatoire Royal de Liège, de François Duyzings et de M. Maurice Jaspard pour le piano, de MM. Carl Smulders et Sylvain Dupuis pour l'harmonie et la fugue, il a obtenu en 1910 le premier prix d'harmonie avec grande distinction et en 1911 le premier prix de piano à l'unanimité. En 1913,

il concourut dans la classe de musique de chambre de M. Jules Robert en exécutant avec M. Oelers une sonate pour piano et violon de sa propre composition (op. 3) et remporta le premier prix avec distinction. La même année lui apporta également le premier prix de fugue avec distinction.

Ses œuvres sont :

Op. 1. *Les Sirènes*, chœur à voix mixtes, dont il écrivit lui-même le poème, inspiré du 12^e chant de l'*Odyssée* (décembre 1910. Inédit).

Op. 2. *Deux Mélodies*, paroles de Paul Verlaine, Liège, Muraille, éditeur (juillet 1912).

Op. 3. *Sonate* pour piano et violon (juillet 1912 à mars 1913). Liège, Muraille, éditeur.

Op. 4. *Deux chansons*, paroles de Charles d'Orléans (avril 1913. Inédit).

Op. 5. *Clair de Lune*, poème pour piano et chant, paroles de Paul Verlaine (avril 1913. Inédit).

En préparation :

Op. 6. Concerto en *sol* mineur pour piano et orchestre.

Op. 7. Quatuor en *ré* pour piano, violon, alto et violoncelle. *Oriande*, légende lyrique commencée en 1911-12, livret en collaboration avec M. J.-J. van Dooren.

BALTHASAR-FLORENCE, Henri-Mathias (16, rue Dewez, Namur). Né à Arlon le 21 octobre 1844, M. Balthasar entra au Conservatoire de Bruxelles en 1857 et il y fit de solides études au cours desquelles il remporta les premiers prix de piano, d'orgue, de musique d'ensemble, d'harmonie et de fugue dans les cours professés par Lemmens, Auguste Dupont, Fétis et Adolphe Samuel. Ce dernier s'intéressa spécialement à son brillant élève et continua à lui enseigner la composition après sa sortie du Conservatoire.

En 1863, donc très jeune encore, M. Balthasar épousa Mlle Florence et adopta son double patronyme. Peu de temps après, il s'établit à Namur et dirigea une manufacture toujours célèbre de pianos, d'orgues et d'harmoniums. Né et éduqué aux confins de la Wallonie, il s'y acclimata complètement. Il nous écrit à ce sujet : « J'ajouterai toutefois que, quoique né dans le petit coin de la Belgique où l'on parle allemand, je suis Wallon comme musicien ; je n'ai jamais traité que des textes français ou latins et malgré les sollicitations de mon ami Peter Benoit, je n'ai pas voulu m'enrôler sous sa bannière. »